Réservé aux abonnés

TÉMOIGNAGE. « Je ne veux pas rentrer dans les clichés, mais… » : ils ont des métiers « féminins »

Esthéticien, sage-femme, assistant social… Trois hommes racontent à Ouest-France leur quotidien dans des professions dites « féminines ».

Trois hommes racontent à Ouest-France leur quotidien dans des professions dites « féminines ». | ORANA TRIKOVNA / OUEST-FRA?

Ouest-France Lucie WEEGER.

Publié le 07/02/2024 à 07h00

Lire le journal

Offrir l'article

« Même si dans la majorité des milieux professionnels les hommes sont omniprésents et imposent les règles, dans certains domaines c'est l'inverse », constate d'emblée Clément, 28 ans. Et pour cause, le Rennais évolue dans l'univers de la beauté depuis 10 ans.

Au départ, il se rêvait maquilleur professionnel. Il obtient une semaine d'observation dans une parfumerie, puis se décide à passer un CAP esthétique à Rennes, plus par obligation pour accéder au métier de ses rêves que par volonté de devenir esthéticien.

Dès l'inscription dans l'école, en 2014, sa singularité le frappe. **« Il n'y avait jamais eu de garçon avant moi »,** se souvient Clément. Pour autant, cette année d'étude, où seulement deux hommes figurent sur le trombinoscope, permet à Clément de se réaliser.

Clément au contact d'une cliente dans son institut du sourcil et parfumerie Toi Beauté, à Montauban-de-Bretagne. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

« Je me suis retrouvé délégué pour la première fois, s'amuse l'ancien lycéen de nature discrète. **Je ne voulais pas d'ailleurs. Toutes les filles de la classe se sont liguées et ont mis les deux garçons en charge. »**

Le fait d'être un homme lui permet de nouer des liens plus forts avec le corps enseignant. **« Inconsciemment, les professeurs me repéraient plus facilement parce que j'étais la seule tête masculine. Je ne pouvais plus passer inaperçu. »** Même la directrice de l'établissement, peu encline à rire avec ses élèves, laisse tomber l'armure face au visage maquillé de Clément au détour d'un couloir.

Un métier sans avenir ?

Après un premier stage en parfumerie, où l'étudiant est accueilli à bras ouverts, son ascension est soudainement bloquée. **« Je n'arrivais pas à trouver un stage dans un institut de beauté pour valider mon année. »**

Chaque tentative essuie un rejet. La cause est toujours la même : les directrices ne prennent pas de garçons. Bien que les stagiaires n'aient pas le droit d'effectuer des prestations rémunérées sur les clients, les instituts disent craindre **« d'intégrer un homme dans leurs équipes et de le voir refuser par la clientèle ».**

Selon Clément, cette **« discrimination »** viendrait d'une pensée conservatrice : l'esthétique est un milieu professionnel uniquement composé de femmes. **« Je ne pouvais pas avoir d'avenir dans ce métier-là, si on ne me donnait pas ma chance. »**

C'est finalement par piston que Clément parvient à trouver un stage. Après cette recherche éprouvante, il enterre définitivement l'idée de s'orienter vers un institut de beauté à la fin de ses études. Par manque d'intérêt principalement, mais aussi pour éviter de se retrouver de nouveau dans cette position de rejet.

« La clientèle est en droit de refuser un homme en cabine pour les soins. Ce qui est normal, dans l'esthétique on touche à l'intime, concède-t-il avant de nuancer. **Enfin, c'est normal… Oui et non, parce qu'il y a bien des hommes gynécologues. »**

L'homosexualité de Clément, ajoutée à sa profession dite féminine, n'a pas rendu ses plans toujours faciles. Après plusieurs années en tant que vendeur en parfumerie, il décide en 2022 d'ouvrir la sienne. Un projet mêlant soins du visage et produits de beauté dans une petite ville de campagne, Montauban-de-Bretagne.

La création de l'institut du sourcil et parfumerie Toi Beauté, à Montauban-de-Bretagne, n'a pas été simple pour Clément… mais ça y est, il est à la tête de son entreprise. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Sa parfumerie en ruralité a failli ne jamais voir le jour, tant les investisseurs redoutaient qu'elle ne prospère pas. Devant la motivation inébranlable de Clément, ils finissent par se lancer dans l'aventure de cet institut peu commun en campagne.

2 000 clients franchissent chaque année la porte de l'institut du sourcil et de la parfumerie, Toi beauté, de Clément. Une victoire pour l'ancien citadin, qui souhaite ouvrir les esprits dans son nouveau lieu de vie.

Parfois, l'esthéticien entend des craintes rapportées par d'autres commerçants. Des habitantes affirmeraient refuser tout soin de la part d'un homme. **« Je ne le vis pas comme une injustice. Souvent l'homophobie, la misogynie, le racisme, c'est de la méconnaissance. D'autant plus, ici à la campagne, où l'on est moins confronté à la diversité. »** Néanmoins, le chef d'entreprise se félicite d'une chose : **« des hommes viennent chez moi pour se faire épiler les sourcils. »**

Un heureux hasard

À 39 ans, la profession de sage-femme coule dans les veines de Rémy. Aujourd'hui, il arpente les couloirs du service Grossesses à risques du Centre hospitalier universitaire (CHU) de Pontchaillou à Rennes avec assurance.

Il entame ses études de médecine sans imaginer se lancer dans la maïeutique. Son classement, en fin de première année, rebat les cartes de son destin. Il intègre des études de sages-femmes, en espérant retrouver plus tard, par équivalence, des études en biologie ou en agronomie.

Finalement, il tombe en amour de cette profession et se construit une carrière en maïeutique. Rémy reconnaît évoluer dans un milieu majoritairement féminin. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Au CHU de Pontchaillou, ils sont 5 hommes pour 110 sages-femmes.

Rémy travaille au sein du service Grossesses à risques du Centre hospitalier universitaire (CHU) de Pontchaillou à Rennes. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Sa différence, il l'expérimente aussi à travers des refus de soins occasionnels de la part de la patientèle. Certains refus sont francs puisqu'**« à motif religieux »,** d'autres plus subtils dus à **« des antécédents de violences ».**

Dans les deux cas, Rémy fait appel à une consœur, privilégiant le bien-être de la patiente à son ego. **« Je suis là en tant que professionnel de soin. Je ne suis pas refusé en tant que personne. Il n'y a rien de personnel là-dedans. »**

Biologiquement différents ?

Le sage-femme analyse d'autres différences dans ses pratiques. **« Je ne veux pas rentrer dans les clichés ou les préjugés, mais nous** [les hommes, NDLR] **sommes plus avenants. Entre un homme sage-femme et un médecin, le courant passe mieux. »**

Les collègues de Rémy sont très majoritairement des femmes. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Une connivence masculine **« naturelle »,** qu'il retrouve notamment auprès des futurs papas. Quant aux futures mamans, la relation aussi est dissimilaire. **« Les patientes se projettent différemment sur le professionnel si c'est un homme ou une femme. Par exemple, elles demandent à mes consœurs si elles ont déjà eu des enfants. On ne m'a jamais posé cette question. »**

Rémy concède que l'équation femme-maternité n'est pas systématique. Nombre de ses consœurs n'ont pas le statut de mères. **« Mais comme ce sont des femmes, la perception n'est pas la même »** puisqu'elles sont en capacité de tomber enceintes.

Cette différence biologique, le sage-femme la perçoit comme un atout. **« On a une distance peut-être un peu supérieure vis-à-vis du vécu des patientes. Ce qui est plutôt bien, puisque ça nous met dans une position plus objective. »**

Discrimination positive

Un **« atout »** qui se transforme en privilège à l'embauche. **« Les hommes ont un gros avantage, ils n'ont pas de congé maternité,** soupire le sage-femme. **Et puis il y a beaucoup de préjugés. On part du principe qu'un homme s'arrêtera moins souvent pour les enfants. »**

De fait, Rémy n'a jamais rencontré de difficulté à trouver un emploi depuis sa sortie de formation en 2008. Après 2 ans d'exercice au CHU de Chambéry, il refuse d'être titularisé pour entamer des recherches à Rennes.

Par ailleurs, la pluralité des modes d'exercices du métier de sage-femme serait davantage présente chez les hommes. **« Ils ont une certaine appétence pour la technique, comme pour l'imagerie médicale. »** Là où **« le ratio est plus faible »** chez ses consœurs.

Violaine, 54 ans, sage-femme depuis 32 ans, confirme : **« Les hommes sont plus impliqués. Ils font de la recherche par exemple. Alors que les femmes sont davantage engagées au sein de leurs foyers. »**

Une histoire de femmes

L'arrivée des hommes dans ce métier historiquement féminin n'était pas de bonne augure pour Violaine. Même si la pratique de la maïeutique a été ouverte aux hommes en 1982, ils ont commencé à rejoindre les services seulement en 2001 après une réforme du concours de recrutement.

« On pensait qu'ils allaient choisir cette filière par défaut et puis partir, se souvient Violaine. **Je trouve ça bien d'évoluer dans une ambiance pas seulement féminine. La maïeutique n'est pas qu'une histoire de femmes. »**

Rémy est le seul homme sage-femme à faire de la recherche dans la périnatalité en France. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Rémy s'est toujours senti très bien accueilli, voire **« chouchouté »** au sein des équipes soignantes. Selon lui, **« la présence d'hommes fait du bien, on a des gens qui ont été éduqués à réclamer un statut, un dû et à négocier. Les interlocuteurs ont une écoute différente aussi. »**

En somme, Rémy participe à la mise en œuvre de meilleurs salaires et à l'ouverture des activités des sages-femmes. Ses statuts de praticien, enseignant et chercheur, lui permettent un grand champ d'action au sein du CHU. **« C'est un montage qui est calqué sur le fonctionnement des médecins, parce qu'on essaye de se rapprocher du statut pleinement médical. »**

Compétences genrées ?

Rémy profite d'une place à part au sein de son équipe. Un statut partagé par Grégory, 44 ans, assistant social éducatif au CHU de Pontchaillou. Il reconnaît lui aussi une discrimination positive à l'embauche **« pour atteindre une mixité dans les équipes ».**

Il est également en infériorité numérique dans son service, 2 hommes pour 37 employés. Sa fiche de poste se concentre sur le service de chirurgie de l'hôpital, où il accompagne les patients lors de leurs sorties.

Pour Grégory, un bon assistant social, c'est quelqu'un qui a de l'empathie. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Selon lui, un bon assistant social est une personne dotée d'empathie. Une qualité qu'il refuse de réduire à la féminité. **« Ça fait 20 ans que j'évolue dans des métiers dits féminins. J'ai vu tellement de diversité en termes de caractère chez mes collègues femmes, ce n'est pas forcément une question de genre. On peut être une femme extrêmement directe et franche, et un homme extrêmement timide. »**

Ce qui prévaut sur le genre pour Grégory, ce sont les compétences. Alors, il s'amuse lorsque ses collègues l'appellent **« l'assistante sociale ».** D'ailleurs il le fait lui-même pour désamorcer la surprise des usagers à la vision d'un homme.

Un privilège ?

Loin d'être handicapante, **« la surprise permet une écoute différente »,** constate Grégory. **« On va moins me rentrer dedans. »** Ses consœurs aussi ont remarqué une plus grande sympathie des patients envers lui.

Au sein même de leur équipe, **« il n'a pas la même place »,** analyse Bérangère, 26 ans. Décrit comme **« un clown »,** il invite à la plaisanterie, au plus grand plaisir de ses collègues qui s'amusent **« gentiment »** de lui, en le considérant comme une femme.

Grégory revendique une autre forme de masculinité, au-delà des clichés. | LUCIE WEEGER / OUEST-FRANCE

Pascaline, 37 ans, étouffe un rire en se souvenant d'une soirée entre collègues, où Grégory s'était affublé d'une perruque blonde **« à la Céline Dion »** pour amuser la galerie. Malgré ces taquineries, elles insistent sur le fait que finalement, **« il n'y a pas de différence, on se complète ».**

Grégory se décrit comme féministe et ayant une part de féminité en lui dont il est fier. **« L'expression de la sensibilité, des sentiments, ce ne sont jamais des choses qui m'ont posé des difficultés. Je garde la barbe pour conserver un petit trait de masculinité »,** rit-il.

Blague à part, pour Grégory, être assistant social c'est aussi montrer une autre forme de masculinité. **« On n'est pas que des gros bourrins, qui aiment le sport et qui boivent de la bière »,** énumère-t-il. Être un homme dans un milieu professionnel majoritairement féminin serait un privilège selon lui : **« c'est beaucoup plus compliqué pour une femme de s'imposer dans un métier dit masculin ».**

Annonces Immobilières

Avec ouestfrance-immo.com

Vente appartement

168 500 €

Challans

Voir l'annonce